

La peinture murale romane

La collection de peintures murales romanes du musée diocésain d'Urgell a été ajoutée à ses fonds dans les années 1960. Elle comprend des fragments de sept ensembles provenant d'églises des Pyrénées, dont cinq sont également représentés au musée national d'Art de Catalogne (MNAC) ou dans d'autres musées à l'étranger.

La peinture murale romane est liée à l'architecture, son support étant les murs des églises, principalement à l'intérieur. L'espace liturgique se voyait ainsi doté d'une catégorie symbolique supérieure à celle des autres constructions, car l'église est le lieu de célébration des sacrements et de réalisation de l'histoire du salut. De même, dans une société où seule une minorité savait lire et écrire, les images peintes sur les murs, malgré leur apparente simplicité esthétique, aidaient à mieux comprendre la parole de Dieu et pouvaient aussi servir de support à la prédication.

Comment les murs étaient-ils peints ?

La technique la plus courante dans la peinture romane catalane est celle de la fresque mixte. Le mur était enduit de plusieurs couches de mortier de chaux et de sable, chacune moins rugueuse que la précédente. On reportait le dessin préparatoire, ou sinopie, sur la dernière couche, la plus fine et bien glissante, alors qu'elle était encore mouillée, puis on peignait avec des pigments naturels dilués dans l'eau. En séchant, la chaux se cristallisait et fixait les pigments sur la surface. La peinture était ensuite achevée avec de nombreuses retouches à sec.

Étant donné que la conception de base et une partie de l'exécution finale ne pouvaient être réalisées que lorsque la dernière couche de mortier était humide, seule la partie du mur à travailler était préparée chaque jour. On disait donc que l'on peignait « à la journée ».

Comment les peintures ont-elles été détachées du mur ?

Avec la technique appelée *strappo*, inventée en Italie vers 1850. Elle consistait à appliquer sur les peintures de très longues et larges bandes de toile de coton imprégnée de colle animale très chaude. Après que la colle ait séché et bien adhéré, le mur était délicatement gratté pour détacher la dernière couche d'enduit peint qui demeurait collée à la toile. Sur le lieu de destination, les toiles étaient accrochées par leur verso sur un support de présentation, généralement en bois ; une fois la colle dissoute et les toiles retirées, la surface originale des

peintures redevenait visible. Il s'agit d'une technique traumatisante, car elle fragmente la peinture, mais elle était parfois la seule façon de sauver les ensembles de la destruction ou du pillage.

Le Beatus de La Seu d'Urgell est un codex, un livre de grand format, comprenant 239 feuilles de parchemin écrites en lettre minuscule wisigothe et ornées d'environ 90 illustrations. On l'appelle Beatus, car la partie principale du texte est un commentaire sur l'Apocalypse écrit par un moine nommé Béat, du monastère de San Martín de Liébana, en Cantabrie, à la fin du VIII^e siècle. Le texte était très apprécié dans les royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique, avec la préservation de 24 Beatus illustrés, la plupart datant du X^e siècle. Cependant, leur production s'est poursuivie jusqu'au XIII^e siècle.

Le style des miniatures du Béat d'Urgell est linéaire et simple, sans perspective et avec un goût prononcé pour les couleurs vives, convenant parfaitement pour exprimer visuellement les événements hallucinatoires du Livre de l'Apocalypse. Bien qu'il n'y ait pas d'information certaine, on pense qu'il a été réalisé à la fin du X^e siècle dans un monastère de La Rioja ou de Navarre. Il se trouvait déjà dans la bibliothèque de la cathédrale d'Urgell en 1147, mais on ne sait pas quand ni comment il y est arrivé. Il a été volé en septembre 1996 et retrouvé quatre mois plus tard.

La Bulle de Sylvestre II date de l'an 1001. Il s'agit d'un très long document dans lequel le pontife confirme à l'évêque Sal·la une longue liste de possessions de l'évêché d'Urgell, de grande importance, car elle pouvait servir de titre de propriété en cas de tentative d'usurpation. En Catalogne, seules dix bulles papales sont conservées sur du papyrus, une plante aquatique des bords du Nil, que les anciens Égyptiens utilisaient pour fabriquer des supports d'écriture. Les Grecs et les Perses l'utilisaient également et, au Moyen Âge, la chancellerie des papes à Rome en maintint l'usage comme signe de prestige.

La chasuble de saint Ermengol a longtemps été considérée, à tort, comme une pluviale. Elle est en samit, un tissu de soie de grande valeur, probablement fabriqué en Asie centrale entre le VIII^e et le X^e siècle. Son seul motif décoratif, répété tout au long de la pièce, est un cercle avec deux oiseaux se faisant face. Selon la tradition, elle enveloppait le corps de saint Ermengol et a donc toujours été associée à la figure du saint évêque. La rareté de son origine, le fait

extraordinaire qu'elle ait été conservée pendant tant de siècles et l'absence de parallèles dans notre pays en font une œuvre d'une valeur incalculable.